

Fratelli tutti

Troisième encyclique (deuxième de sa main après *Laudato si'*).

Une ligne plus explicitement sociale. C'est le versant de la « clameur des pauvres » que LS associait à la « clameur de la terre » (mais la terre était devenue « pauvre », c'est-à-dire exploitée, asservie, méprisée).

Document de synthèse de ses discours (nombreuses références). Il donne un poids d'autorité supplémentaire à ces discours.

(Un texte qui semble moins rigoureusement structuré que LS).

Ligne franciscaine : souci des pauvres ; rencontre avec le monde musulman (même si le propos de François dans sa visite au sultan n'était pas d'instaurer un dialogue interreligieux...).

Proposer « un mode de vie au goût de l'Évangile ».

Ce n'est pas un propos intemporel, mais suscité par une actualité : le spectacle d'un monde qui se fragmente. À contrario, sa visée est de constituer un « nous » (17), contre toute tentation récurrente de la fermeture, à tous les niveaux.

Actualité particulière en contexte de pandémie (ambivalente) : exemples de solidarité (le retour du « care », la prise de conscience de la solidarité mondiale dans la contagion comme dans les remèdes), mais aussi d'égoïsmes.

Présumé : le salut ne peut être que collectif : on ne peut que « se sauver ensemble » (32). Vouloir se sauver seul ne peut que conduire à la guerre de « tous contre tous » (36). Cela contraste avec l'idée encore répandue dans certains esprits que le salut chrétien est individuel (je cherche à faire « mon salut ») et céleste (et non terrestre). Mais l'idée d'un salut qui se joue à la fois collectivement et concrètement appartient à la tradition de la doctrine sociale de l'Église.

Un autre présumé est que la fraternité est un donné (nous sommes tous frères), mais qu'il faut se décider pour cela (on peut le refuser : cf. Caïn et Abel).

Aspect utopique ? Est-ce un « rêve » (le mot est au n°4, 6, 8... ; cf. *Querida Amazonia*) ? Cela correspond à une aspiration (profonde, peut-être cachée) de l'humanité.

L'utopie peut réveiller des ressources déjà présentes mais occultées par la tentation égoïste.

Fondement anthropologique (et même ontologique) dans la relation qui est l'essence de la vie. Il s'agit d'une « anthropologie relationnelle ».

Cf. LS : relation à soi, aux autres, à la nature et à Dieu.

C'est ce qui est à l'arrière-plan de la démarche écologique (au sens d'une écologie « intégrale ») : « tout est lié ».

Cela conduit à promouvoir une « culture de la rencontre » (215-216).

Nous reviendrons sur ces points.

Structure en cinq temps :

1. Un diagnostic du moment présent.
2. Source biblique : la parabole bien connue du bon Samaritain. Se faire le prochain de l'étranger.
3. Cela appelle un mouvement d'ouverture. Se laisser enrichir par autrui.
4. Il est caractérisé par deux attitudes ou postures : dialogue et pardon.
5. La source transcendante de la fraternité.

1. Diagnostic de la situation présente.

Il est plutôt sombre : « l'histoire est en train de donner des signes de recul » (11). On observe une tendance aux replis, aux fermetures, à la montée des inégalités. Les intérêts individuels l'emportent sur le souci du bien commun. Nous manquons d'un horizon à même de nous unir (26 ; cf. 30).

Il y a là sans doute une réaction face aux tendances mondialisantes, uniformisantes, à l'imposition d'un « modèle culturel unique », en particulier à travers les réseaux sociaux (12).

Ambivalence de ces réseaux qui nous relie mais aussi peuvent diviser. Les connexions n'empêchent pas la fragmentation (7). « Nous nous sommes gavés de connexions et nous avons perdu le goût de la fraternité » (33).

Impact de la pandémie : aggravation de la pauvreté et des inégalités.

2. La parabole a pour but de dévoiler le ressort de nos actions : qu'est-ce qui nous fait agir ? Elle n'est pas de l'ordre du raisonnement. Ou plutôt, le raisonnement s'accroche sur un « ressenti », une « émotion » (être « pris de pitié », littéralement : être « remué aux entrailles »).

À cela s'oppose l'indifférence, qui semble être l'attitude du prêtre (le culte) et du lévite (la loi). (NB : ils ne font que ce que prescrit la loi, mais l'émotion dépasse la loi).

Il s'agit de se faire le prochain, en franchissant la barrière de l'étrangèreté.

Lecture d'Ivan Illich : le geste du Samaritain « prolonge l'incarnation », car il ressent, au creux de sa chair, la chair de l'autre : son dénuement s'incarne en lui (*La corruption du meilleur...*, p. 88). Ce qui prime est la personne, dans son humanité « nue ».

3. C'est un mouvement fondateur. Invitation à l'ouverture, au décentrement.

L'identité chrétienne s'acquiert (paradoxalement) dans la rencontre avec autrui, « l'étranger », ultimement, le « Tout-Autre ». Cf. la notion d'Église en sortie.

C'est vrai sur le plan personnel et aussi sur le plan collectif, politique.

NB : On ne peut aller vers l'autre que si l'on est déjà (un minimum) soi-même. La rencontre ne peut pas être une fuite de soi.

Sur le plan collectif, ni uniformisation des cultures, ni simple juxtaposition. (Cf. le débat sur le multiculturalisme). Pas d'opposition mais articulation nécessaire entre le local et l'universel (pas de plaidoyer pour un cosmopolitisme abstrait mais défense des cultures indigènes).

Cf. la relation aux migrants (l'un des grands défis du temps présent). La figure du migrant représente l'étranger, sa rencontre peut susciter alarmes et peurs (39), ce qui fait partie de « l'instinct naturel de légitime défense » (41). (Il ne s'agit pas de faire l'apologie de la migration : ceux qui émigrent vivent une séparation avec leur environnement culturel et religieux, 38). La question migratoire est une pierre de touche de l'amitié sociale.

Cela concerne la relation aux pauvres. Doit entrer en ligne de compte le souci des plus faibles, des plus vulnérables, des plus fragiles. Mais ce n'est pas un souci condescendant, « charitable ». Le pauvre n'est pas l'objet (passif) d'une action caritative (sans doute bonne et certainement meilleure que l'indifférence) mais un contributeur possible à la vie de la société, comme cela se vérifie dans les mouvements populaires (cf. les discours aux mouvements populaires). Non pas seulement agir *pour* mais agir *avec*. Se libérer de « tout désir de suprématie sur les autres » (4). Il s'agit de redonner à l'autre l'estime de soi (à l'inverse : détruire cette estime est une manière de dominer l'autre, 52).

Dimension politique. « Les peuples du monde veulent être artisans de leur propre destin » (discours du 9 juillet 2015). À l'encontre du fait de laisser aux seuls « puissants » la capacité de décider des destinées des sociétés. Les pauvres « veulent être acteurs » (discours du 28 octobre 2014). Une décision doit procéder d'une délibération commune. La recherche d'une solution doit être menée en commun (à l'encontre de l'appui sur les seuls experts).

Dimension économique. Critique du système économique néolibéral qui ne promeut que la compétition (en dépit d'effets en apparence bénéfique comme l'augmentation de la richesse qui peut « ruisseler » sur les autres). La compétition n'est pas maléfique si elle s'appuie sur un fond commun, si les instances en compétition ont le sentiment d'être actrices d'une histoire commune.

Cela résonne avec l'invitation à plus de synodalité dans l'Église, c'est-à-dire de coresponsabilité.

4. Importance de la notion de dialogue : « se rapprocher, s'exprimer, s'écouter, se regarder, se connaître, essayer de se comprendre, chercher des points de contact » (198). C'est une démarche, un processus.

Cela rejoint la « culture de la rencontre » (215).

L'écoute manifeste un respect à l'égard de l'interlocuteur, un « présupposé de bienveillance ». Cela conduit à accepter le point de vue de l'autre en « acceptant la possibilité qu'il contienne quelque conviction ou intérêt légitime » (203). Mais ce n'est pas du relativisme (il vaudrait mieux parler de « relationnisme »).

L'enjeu est de reconnaître l'existence d'autrui comme acteur, interlocuteur de plein droit. Cela suppose de l'écoute, une « disposition intérieure qui non seulement rend disponible à l'autre, mais qui suscite la parole d'autrui, fût-elle d'opposition » (Baudoin Roger).

Renvoi à Ecclesiam suam (citée au 278 ; on sait l'importance de Paul VI pour le pape François) : « le rapport de l'Église avec le monde, sans se fermer à d'autres formes légitimes, peut mieux s'exprimer sous la forme d'un dialogue, et d'un dialogue non pas toujours le même, mais adapté au caractère de l'interlocuteur et aux circonstances de fait » (ES 80). Fondement théologique. « La Révélation, qui est la relation surnaturelle que Dieu lui-même a pris l'initiative d'instaurer avec l'humanité, peut être représenté comme un dialogue dans lequel le Verbe de Dieu s'exprime par l'Incarnation, et ensuite par l'Évangile. » (ES 72).

Exemple du dialogue avec Ahmed Al-Tayeb. Déclaration d'Abu Dhabi sur la fraternité.

Importance aussi du pardon. Cf. la place de la miséricorde.

Ni oubli, ni injustice (le pardon ne doit pas recouvrir l'injustice).

Le pardon casse la spirale de la vengeance, qui est exponentielle (cf. Caïn et Lamek), et va au-delà de la loi (qui ne fait que contenir la violence).

D'où les prises de position fermes sur la guerre et la peine de mort (qui ne règlent rien).

L'horizon est celui de la réconciliation comme condition nécessaire à une vie authentiquement humaine. Tout faire pour favoriser la réconciliation.

5. Le fondement transcendant de la fraternité : un Père commun.

La fraternité va plus loin que l'amitié sociale (la capacité de personnes de convictions différentes à mener un travail en commun).

Cela pose la question du rôle des religions dans la vie sociale : facteur de divisions ou de réconciliation ? L'unité interne ne doit pas être au détriment de la fraternité universelle.

Exemple de la rencontre d'Assise (déjà sous le patronage de François), des dialogues interreligieux. La violence au nom de Dieu est un blasphème.